

Appendix 1

Geneviève Pastre's Article about Her Sister Françoise: Original French Text

Françoise Pastre (1930–1971)

En manière d'introduction

Tout écrivain mineur ou d'envergure, et c'est bien le cas de Paul Endô, de réputation mondiale, a une part d'ombre ou de non dit, réservée, que l'on ne découvre qu'après sa mort, mais qui est sous-jacente dans son œuvre. La publication du journal de France, *'La Colline de Rouen'* d'Endô nous en révèle un aspect nouveau dans le dernier chapitre, intitulé *'Françoise'*. Même s'il ne s'agissait que d'un bref amour de jeunesse dans un pays lointain, il y aurait déjà matière à quelques indications biographiques pour restituer son identité à une personne mentionnée sous un simple prénom, pour satisfaire aussi la curiosité du lecteur ou du chercheur attachés à l'oeuvre, donc à l'écrivain en tant qu'en homme. Mais aussi par respect pour cette personne, qui mérite de sortir de cet anonymat si réducteur: un simple prénom! Il est intéressant de savoir de quelle personnalité il s'était épris et de confronter son récit à d'autres témoignages, et tout particulièrement à celui de cette femme. Le romancier en effet puise dans ses observations et son expérience pour créer des personnages, et il n'est pas sans intérêt de voir si cette *'Françoise'* a pu lui inspirer certains éléments, situations ou types féminins, et sous quels déguisements inconscients ou implicites, il a pu dépeindre les étapes de sa relation, et, en outre, comment dans son propre journal, il a pu modifier la perspective au point de la déformer, et alors pourquoi.

Mais si la relation a duré jusqu'à la mort de la jeune fille, pendant près de vingt ans et si elle a eu des conséquences capitales sur sa vie

et sa mort, et si elle a eu une dimension intellectuelle et littéraire de première importance, il devient impératif de ne pas ignorer leur influence réciproque, et en particulier, pour un lecteur japonais, de tenter de préciser quelle influence la jeune fille a pu avoir directement sur l'écrivain et sur son oeuvre.

Enfin, la question peut-être la plus importante est de savoir qui était Françoise. Une jeune fille 'typiquement française', mais ce concept a-t-il un sens? Quelle personnalité fut-elle, quel portrait peut-on faire d'elle?

Dans un essai de proportions modestes, il ne s'agit que de donner des pistes. Car je peux répondre, tout au moins partiellement, à certaines de ces questions.

Pour clore cette introduction, je voudrais dire ici toute ma gratitude à madame Junko Endô d'avoir autorisé la publication de cette dernière partie du journal intitulé *La Colline de Rouen* et d'en faire un commentaire plein de tact qu'on ne peut lire qu'avec émotion. Elle a su faire preuve, dans une situation délicate, d'une hauteur de vue et d'un respect de soi et d'autrui très rares. Sans elle je n'aurais sans doute pas eu la possibilité de remplir ce devoir sacré et imprescriptible à l'égard de la mémoire de Françoise, que je ne savais comment remplir: relater ce que je sais d'elle, afin que les lecteurs japonais puissent s'en faire une idée fidèle, proche et précise, digne d'elle. Madame Endô a, dans son commentaire, fourni quelques indications, mais assez succinctes. Je me dois de les compléter, et le cas échéant de les corriger, quand elle a pu manquer d'informations. Il est vrai que Shusaku Endô et Françoise Pastre sont restés très discrets, chacun pour des raisons différentes, mais il y a des vérités qu'on ne peut ignorer si l'on a le respect de l'homme, ce qui était un élément fondamental de la philosophie de Françoise. C'est aussi à elle que s'applique cette règle. C'est dans cet esprit que je donne ce témoignage. Le lecteur l'aura compris, il n'est pas question, ici, de parler de cette longue histoire comme d'un fait divers tragique. Comme on le verra, il s'agit de tout autre chose.

Postface

Il y aurait toute une recherche à faire sur les personnages et les thèmes d'Endô sous cet angle-là, car il y aurait beaucoup à découvrir. Le propre du romancier est sans doute d'utiliser la vie comme un matériau pour la fiction, mais aussi de faire, sous la forme de la

fiction, une confession, un aveu qu'il n'ose ou n'a pas la force de faire dans la vie réelle. Un article du *Figaro Littéraire* met ce problème au centre de l'œuvre d'Endô, à l'occasion du Salon du Livre de 1997 où une salle lui était consacrée.

Pour ce qui est de Françoise Pastre, j'ai essayé modestement de faire son portrait, même sachant combien il est difficile de connaître totalement autrui, le plus près possible de ce que je sais de sa vie et de sa personnalité. Il faudra sûrement des études plus fouillées; je m'y employerai. Et d'autres aussi, je l'espère.

GP

Paris, le 6 02 1999

1. Les Origines

Françoise Pastre est née le 23 mars 1930 à Thionville, ville de garnison, en Lorraine, d'un père officier de carrière et d'une mère issue d'une famille de notables, gantiers et corroyeurs, à Millau, dans l'Aveyron. Notre père était lui-même d'une ancienne famille de forgerons, installée à St Geniez de Bertrand, au pied du Larzac, depuis le 17^{ème} siècle.

Après une petite enfance choyée, auprès et de ses parents et de ses deux soeurs aînées, assombrie cependant par les bruits de guerre incessants dans cette région frontalière, et par la perspective de voir notre père partir pour le front d'une façon imprévisible et imminente, elle passe les années de guerre à Paris qu'elle ne quittera que pour son départ au Japon. Notre père est prisonnier de guerre, et notre mère vit dans l'inquiétude et les soucis: elle a la charge de trois filles, dans une capitale difficile, sans approvisionnement, sans chauffage, et bombardée. Elle veille à notre éducation et veut nous faire faire des études supérieures, pour assurer notre indépendance, et c'est bien ce que nous ferons toutes les trois, des études supérieures, de lettres pour les deux aînées, de philosophie et de japonais pour la plus jeune. Notre mère est féministe, à sa manière, avant la lettre, elle ne nous bridera donc jamais: les études et le métier, pour le mariage on verra bien. On n'en parle pas. Françoise vit ces difficultés plongée dans une situation qui la dépasse plus encore que ma sœur aînée et moi.

2. Les Etudes

Elève au lycée Hélène Boucher, elle passe le baccalauréat en 1948, et commence des études littéraires (elle obtient un certificat d'études

littéraires générales en 1950), mais elle préfère la philosophie pour laquelle elle montre de grandes dispositions. Elle choisit donc des études de philosophie à la Sorbonne. Elle finit sa licence en 1955. Elle obtient son diplôme d'études supérieures en 1956, sous la conduite de Monsieur Schuhl (le sujet en était 'le verbe être (einaï) dans Platon'). Elle passe un certificat d'ethnologie et de sociologie (nécessaire à l'agrégation), où elle travaille sous l'autorité d'Halbwachs et de Leroi-Gourhan. Elle se présente au CAPES en 1957. Sans succès: elle est déjà ailleurs.

Parallèlement elle a commencé à travailler comme professeur dans l'enseignement secondaire, dans des établissements privés puis dans des lycées dans la région parisienne, enfin à Paris même au Lycée Edouard Pailleron. Elle a d'abord enseigné la philosophie, puis, devenue titulaire, elle enseigne les lettres.

Nous nous voyons très souvent, même lorsque dans les années 50/55 où j'habite sur les bords de la Loire. Mais dès septembre 1955 je suis de retour dans Paris, nous reprenons nos relations très étroites et nous n'ignorons rien l'une de l'autre. Nous avons de longues discussions sur tous les sujets.

3. La Rencontre

C'est ainsi que j'apprends, aussitôt, sa rencontre avec Paul Endô que nous appellerons toujours toutes les deux Paul et que je ne peux appeler autrement encore aujourd'hui (bien qu'elle m'ait dit son autre prénom Shusaku, que je n'ai jamais pu oublier). J'avais déjà été amenée, sur ses prières, à rencontrer un certain J. L. qui la poursuivait de ses assiduités et à lui dire assez fermement que ma sœur n'était pas amoureuse de lui et qu'il cesse de l'importuner. Accompagnant des amis de Paul, elle le rencontre donc à l'hôpital de la Cité universitaire et ils se font tout de suite une impression ineffaçable. Je trouve en effet ma soeur transformée, détendue, confiante, paisible, en un mot heureuse. Je ne l'ai jamais vue ainsi. En effet, comme je l'ai dit, son enfance a été marquée par la guerre, dans la dure vie de la capitale, puis son adolescence dans une après-guerre difficile. D'une extrême sensibilité, mais non introvertie et sans rien d'égoïste, elle réfléchissait beaucoup et était à l'écoute des autres. Son extrême finesse et sa réceptivité, qui la rendait vulnérable quand elle se trouvait dans un entourage médiocre, terre à terre, ou pire intéressé, s'accompagnait d'une force intérieure exceptionnelle. La philosophie

convenait à la profondeur de son caractère, et lui a permis de déployer la force de sa pensée.

Mais il ne faut pas du tout imaginer 'une intellectuelle' au sens péjoratif que l'on donne encore parfois à ce terme quand il s'agit d'une femme. A sa grande intelligence et à sa culture, qu'elle acquérait avec une extrême aisance, à un esprit critique en éveil (elle pensait tout le temps au sens où Beauvoir le dit de Sartre), une curiosité inlassable, et le sens des idées générales et des synthèses, elle allie un sens et une culture artistique très riche: elle goûtait les arts et nous fréquentions assidûment les concerts, les théâtres et les expositions de peinture. Elle fit aussi des voyages en Grèce, en Espagne, et en Italie. Elle est enfin toujours restée d'une extrême simplicité, elle aimait la vie, la nature (les Causses, et surtout la mer, deux passions fondamentales chez elle), le silence. Elle préféra toujours la solitude aux mondanités, dont elle mesurait la vanité. Brillante, mais sans aucune affectation, exigeante pour elle-même d'abord, mais sans arrogance ni esprit de caste, ni aucun mépris.

C'est au début de ses études universitaires qu'elle rencontre Paul, elle aime, elle est aimée. Cela a été immédiat, réciproque et simple. Et grave, car le bonheur rend grave. A l'heure où j'écris, je ressens encore le calme physique et moral qui a émané d'elle d'un seul coup. Il a 29 ans, il est donc son aîné de sept ans, ils ont la vie devant eux. Elle me montre des photos de lui. Elle a trouvé quelqu'un à sa mesure. Ils se considèrent comme fiancés.

Mais il y a une ombre sur cette joie et ce bonheur: c'est à l'hôpital qu'ils se sont vus, Paul est malade; il est atteint de tuberculose aux poumons, maladie redoutée de tous à cette époque. Françoise craint une opposition totale de nos parents à leur mariage, et pour ne pas les effrayer, risquer un refus, nous décidons de temporiser afin d'aviser quand le moment sera venu. Dans la famille, je suis seule au courant. La situation s'aggrave. Paul doit être opéré et les médecins lui ont conseillé de rentrer au Japon, car l'air natal sera le seul convenable pour sa convalescence. Il doit rester deux ans là-bas. Les choses se précipitent: il doit donc prendre le bateau à Marseille et Françoise l'accompagne. Il est entendu qu'il donnera des nouvelles tout de suite, et qu'il reviendra dès que possible ou fera venir Françoise. Elle est au désespoir devant la gravité de la maladie, plus encore que devant cette séparation inéluctable et brutale, dans des circonstances si graves, mais fait face. Je lui donne des encourage-

ments. Nous obtenons des renseignements sur cette opération qui n'est pas l'opération du dernier recours et donne de bons résultats.

Elle m'a fait confiance de ce que furent les derniers moments et leur voyage à Marseille. Ce n'est pas le lieu ici de commenter en détail la version de Paul; au regard de celle de Françoise le récit est assez exact, mais j'y sens une mise en scène assez esthétisante, à la manière de Kawabata et une mise en perspective avec ses ombres, ses précautions, ses interprétations. Il suffit de savoir qu'il a vraiment demandé Françoise en mariage, qu'ils ont fait des projets d'avenir. Paul ne souhaite pas vivre au Japon avec Françoise. Il a sans doute compris toutes les difficultés que rencontrerait une relation comme la leur dans une société encore très fermée et aussi l'impossibilité pour Françoise de se conformer au modèle de l'épouse japonaise. Elle a suffisamment surpris à Sapporo quand, aux questions des journalistes, elle répond en souriant que, si elle se marie, elle continuera à travailler. Elle rendra justice plus tard à Paul, écrivait dans son journal que 'ce n'était pas seulement par lâcheté qu'il ne souhaitait pas que je vienne vivre au Japon'. Ils voudraient soit vivre en France soit voyager en Europe, ou ailleurs, comme font déjà d'ailleurs quelques écrivains et artistes japonais comme plusieurs de leurs amis.

4. Les Langues O. – Le Silence

1952–1965 La découverte de la langue et de la culture japonaise et 'le silence'.

Il est difficile à partir de cette date de dissocier la vie personnelle de Françoise et sa vie amoureuse, elles sont étroitement imbriquées surtout au début, dans la mesure où Françoise, au lieu de se présenter au concours de l'agrégation, décide d'étudier le japonais, et y réussit pleinement. Néanmoins son intérêt pour l'art et la littérature du Japon correspond, indépendamment de son amour, à ses goûts esthétiques profonds. Je prie donc le lecteur de bien vouloir me pardonner si je mêle les deux dans mon récit. Des amis, qui ignorèrent tout de sa vie affective sa vie durant, avaient bien remarqué que son attachement à cette culture n'avait rien d'anecdotique ni d'uniquement sentimental.

Elle reçoit des lettres du bateau, dont l'une de l'Océan Indien. Puis plus rien, le silence complet. Pendant un mois ou deux? non, pendant des années, qui s'écouleront jour après jour, heure après

heure, dans le lent supplice de l'attente. Il faut bien comprendre que l'angoisse ne vient pas que de la séparation, mais des circonstances dramatiques de ce départ précipité, des promesses faites et d'un silence inexpliqué. Toutes les suppositions sont possibles, mais au bout de quelques années, il n'y en a qu'une: Paul est peut-être condamné, il est peut-être mort.

L'angoisse ne s'est pas installée tout de suite, puisqu'il y avait les promesses et Françoise a pris en mains son destin. Elle a décidé d'apprendre le japonais et, sans la moindre hésitation, elle s'est inscrite à 'l'Ecole nationale des langues orientales vivantes', où il n'y a à l'époque que trois étudiants. Elle y fait des rencontres, elle sait se faire aimer par son intelligence, sa droiture, sa grâce naturelle et sa générosité de cœur alliées à une grande discrétion. Elle gardera toujours des liens avec ses professeurs, dont elle sera dix ans plus tard une collègue et souvent une amie. C'est là ainsi qu'à la Sorbonne elle a pour maîtres, entre autres, René Sieffert, et Mori Arimasa. C'est lui, le spécialiste de Pascal, qui, devenu un ami, la nommait en souriant: 'la Janséniste des temps modernes'.

Cependant, en l'absence de toute nouvelle, qui se prolonge intolérablement, elle a beaucoup maigri, sa santé s'est gravement altérée; au Japon il y aura d'abord une amélioration, puis une rechute: elle ne guérira jamais. Je la conduis chez des médecins, elle est entre des main compétentes, mais le mal a une source morale et ne cèdera pas. Elle endure une souffrance morale si insupportable que je suggère d'écrire à Paul moi-même, mais cette proposition n'a pas de suite, Françoise veut et doit régler son problème par elle-même. Je le comprends. Il est tellement délicat d'intervenir dans les problèmes personnels d'autrui. Toute indiscretion peut être une blessure, en tout cas une maladresse. Mais elle me tient au courant.

En tout cas ils avaient envisagé son départ pour Tokyo: je lui écris:

ton voyage doit avoir lieu quand? As-tu besoin d'argent pour partir? dis-nous tout cela. Il paraît qu'on va intensifier les relations culturelles entre le Japon et la France. Veux-tu te mettre en contact avec Esprit, Domenach ou Marrou... mais peut-être es-tu déjà 'pistonée' par Paul... Je crois qu'il vaudrait mieux connaître d'autres gens là-bas et savoir ce qu'il ne dit pas. C'est stupide, connaître son toubib, son frère ou ses amis, sans quoi c'est trop difficile pour toi.

Je ne sais plus comment elle fait la connaissance du peintre Taté Keïichi et de Kato Chuichi, qui ont eux-mêmes des amis qu'elle côtoie. Ils nouent des liens d'amitié, et ont de nombreux échanges d'idées. C'est son seul soutien, mais combien important. Il faut attendre plusieurs années (57?) pour que Taté prenne l'initiative de rompre le silence et lui apprenne la vérité: Paul s'est marié en 55 sans l'en avertir. C'est un choc terrible.

5. La deuxième rencontre (1959)

Elle n'interrompt pas pour autant ses études aux langues O. Je ne me rappelle plus qui est entré en contact épistolaire le premier de Paul ou d'elle. Mais je sais qu'elle l'a revu pendant son deuxième voyage de novembre 1959, (*La jeune fille que j'ai abandonnée* a paru en 1959). J'ai pu lire une carte griffonnée en français du port de Marseille, où il écrit, début janvier 1960: 'me voici à Marseille comme l'hiver de 1953, exactement au même endroit, mais tout seul, en regardant la mer, les bateaux et les êtres humains'. Le sujet est si douloureux que j'évite de lui en parler de moi-même. Si j'ai bien compris, il dit qu'il ne peut pas divorcer à cause de son fils. Mais qu'il le désire. Bref, la situation semble ouverte. L'espoir peut-il renaître?

6. Le premier voyage (1965)

Depuis ce voyage où ils se sont revus, ils écrivent régulièrement.

En 1964 elle obtient son diplôme et se prépare à partir enseigner au Japon. Elle fera un premier voyage, avec un groupe, en 1965.

Elle en revient enthousiaste, émerveillée, elle a visité Kyoto. C'est plus qu'une découverte, c'est un choc, une révélation: cette civilisation, cette culture la séduisent totalement, pour elles-mêmes. Bien sûr elle est en relation avec des Japonais tout à fait cultivés, pleins de raffinement, spécialistes de la culture française la plus classique. Elle se sent tout à fait en symbiose avec cet art minimal, dépouillé, si pur, sans ornement mais d'une telle dimension humaine, qu'elle a découvert avec une joie profonde et qui va exactement dans son sens à l'encontre des excès formels et des facilités aimables de tous les baroques. Mais aussi elle découvre les cultes shinto, bouddhistes, qui font grande impression sur sa sensibilité mais aussi sur sa pensée philosophique, qui s'ouvre à d'autres perspectives, tout à fait neuves pour elle.

7. Sapporo et Tokyô 1966–1968/1968–1970

L'enseignement, la traduction, les voyages au cœur du Japon: Kyushu, Izu, etc.

Il lui faudra pourtant franchir bien des obstacles, dont elle ne s'expliquera pas toujours l'origine et la cause, avant d'obtenir un poste de lectrice – non payée par le gouvernement français – à l'université de Sapporo, en 1966, pour deux ans; ce qui lui permet, grâce à sa propre ténacité et aux appuis de quelques uns de ses anciens professeurs et nouveaux amis, d'obtenir enfin un poste à l'université Dokkyo, à Tokyo. Elle vit donc et enseigne à Sapporo de 66 à 68 et à Tokyo de 68 à 70. Elle ne quittera pour la France qu'en août 70. Au cours de ces quatre années, elle évoluera.

Elle ne changera jamais d'avis bien entendu sur l'élite qu'elle fréquente, aussi bien du côté des étudiants que des professeurs. Mais elle a beaucoup appris. Par exemple sur ce que l'on peut appeler la mentalité quotidienne qu'elle côtoie: on ne vit pas tous les jours dans la littérature ni dans la beauté zen: l'appartement d'où elle entend, à travers la cloison trop mince, le voisin se râcler la gorge et cracher dans le lavabo, après s'être lavé les dents, ou le bruit infernal et la pollution dûs à l'autoroute passant quasiment au dessus de l'appartement, et les métros, le matin, quand les pousseurs aident la foule à se tasser dans la rame archibondée, ou encore les étudiants qui manifestent en rang presque comme des soldats la font rire, mais aussi réfléchir. La médiocrité morale de certains, elle, lui fait plus horreur que les conditions matérielles du quotidien dont on peut s'accommoder, même si elles reflètent une évolution regrettable ou les contradictions d'une civilisation. Mais elle découvre des êtres attachants et des coutumes nouvelles. Elle est pleine de projets, songe à prendre des leçons de conduite aussi bien que de shodo et de nô.

Sa situation est enfin assurée. Elle est titulaire. Elle qui, avant de partir pour le Japon, avait prévu de rester un an à Sapporo et un an à Tokyô, elle sait enfin, que, quoi qu'il arrive, sa place, par goût et choix délibéré, est au Japon. Les échanges ne se passent qu'à un haut niveau culturel. Elle me dit préférer à présent la littérature et les arts à la philosophie. Mais elle reste profondément imprégnée de la philosophie occidentale.

Elle s'intéresse à la traduction, elle a pensé au Nô, puis à des romanciers, tombant 'consciemment ou inconsciemment', sur le

roman d'Endô, *Chinmoku*, qui vient de paraître; sur la proposition de ce dernier, elle en entreprend la traduction. C'est la maladie et la mort huit mois après son retour en France dans l'été 1970 qui l'empêcheront de finir cette traduction qui est bien avancée (j'en possède une ébauche manuscrite).

Elle est également co-auteur du dictionnaire *Standard* japonais-français édité chez Taishukan en 1970, qui est bien connu de tous les Japonais.

Elle a suivi en même temps des cours de perfectionnement à Waseda et participe, en tant qu'enseignante, à un stage à Karuizawa, et en 69, à celui de Shigokôgen.

Ces quatre années, elle dispense un enseignement de qualité, elle écrit aussi des commentaires personnels sur quelques philosophes (en particulier sur Camus), elle rencontre de nombreuses personnalités du monde universitaire ou des artistes, ou créateurs japonais et français qui font son éloge. Jeanne Sigée, poète et dramaturge, qui a longtemps vécu à Tokyo eut des relations amicales tout au long de ces années. Elle qui ignorait tout de sa vie amoureuse avait été touchée par ce double aspect de sa personnalité, 'inhabituel chez un philosophe, une intelligence brillante jointe à une grande générosité de cœur'. On peut donc dire qu'elle a participé pleinement à la vie culturelle japonaise et qu'elle a œuvré infatigablement et intelligemment pour la rapprochement des cultures française et japonaise. J'ai encore dans les oreilles des coups de fils passionnés au sujet de tel ou tel article du *Standard*, ou tel problème de langue et de traduction. C'était alors un contexte alors [*sic*] très favorable à la culture française.

En tout cas, en 1968, c'est pour elle une immense satisfaction d'être à Tokyo et pour longtemps. Elle m'écrit le 11 octobre 1968: 'autant le dire, je suis parfaitement heureuse puisque je me trouve enfin dans les conditions où je pourrai aller au bout de moi-même'.

8. La Réalisation de soi, la traduction du *Chinmoku*

Sa conception de l'amour: 'Cette relation qui n'a de nom dans aucune langue', m'écrit-elle dans une de ses nombreuses lettres.

J'en viens, à présent, à ce qui est sans doute un des aspects essentiels de cette relation qui, pour tourmentée qu'elle fût, dura dix-huit ans. Je veux parler de leurs relations 'de conscience à con-

science', et qui trouva son point de tension maximum avec le *Chinmoku*.

Elle écrira d'ailleurs à Paul en 70: 'ce n'est pas pour toi que je suis venue au Japon'. Il faut comprendre cette phrase: sa conception de l'amour est trop élevée pour qu'on imagine une amoureuse éperdue ne traversant les continents que pour retrouver Paul à quelque prix que ce fût. Ce serait une erreur majeure. Sa conduite n'est pas romantique ni sentimentale. Les critères qui permettent de juger la situation, de son point de vue sont autres, et ne sont pas dûs seulement à des différences de culture entraînant une incompréhension. Elle est déchirée, parce qu'elle fait crédit à Paul, vu l'envergure exceptionnelle de l'homme, et aussi, il faut bien le dire, parce qu'il s'affirme chrétien. Son amour est fondé sur l'estime, même si elle est 'amoureuse', l'amour étant par nature irrationnel. C'est ce conflit qui la pousse à aller jusqu'au bout, à risquer sa vie, à faire 'le pari'. Mais jamais, au grand jamais, elle n'aurait plié ni intellectuellement, ni moralement, en suivant les critères sociaux usuels de l'infériorité du statut de la femme par rapport à l'homme.

Ce sont deux libertés qui se rencontrent et il ne peut y avoir de compromission, de calcul intéressé, de ruses, c'est ce qu'elle appelle 'l'amour absolu'.

La traduction de *Chinmoku* est décidée d'un commun accord. Françoise y travaille.

Journal de Sapporo:

mardi 14 novembre. Il a neigé. Soleil pâle d'hiver.

Bruit de pluie quand je me suis réveillée: le dégel. Préparer le texte de Claudel: 2e ode . . . salut donc, ô monde nouveau à mes yeux . . .

écrire à Geneviève et à Paul . . .

mercredi. Bugaku-bu

assez bien travaillé . . . mais mesuré mes difficultés, une fois de plus pour parler. Claudel j'admire, mais . . . En finir avec le permis, le plus tôt possible, d'abord. Ensuite *Chinmoku* . . . et . . .

Dimanche: ça va mieux. Commencé la traduction de *Chinmoku*. C'est difficile!

Début avril, elle m'écrit:

Depuis mon retour de Tokyô je me suis mise sérieusement à la traduction du dernier roman de Paul – il me l'avait proposé depuis l'été dernier. J'ai tergiversé, puis décidé envers et contre tous.

Il s'agit de la traduction du roman de Paul. J'y ai déjà beaucoup travaillé, mais je ne sais pas si je vais continuer . . . Ce roman est un document, à mon avis unique sur le Japonais et ses rapports avec l'Occident (et vice-versa, en particulier avec le christianisme). On y trouve là-dessus des vérités premières qu'on n'apprend qu'en vivant ici; mais le style est, dans la ligne du thème – étrangement a-japonais, clair jusqu'à la monotonie, jusqu'à la banalité, sans relâchement pour autant. C'est comme si chez Paul, toute la fameuse sensibilité japonaise si délicieusement obscure à l'occidental, avait été déracinée, parce qu'il se pose les problèmes en Occidental. En ce sens ce style n'est pas beau. Paul écrit très bien en français, mieux que moi (avec plus de force), Mori même serait en ce sens plus banal.

[Il faut rappeler qu'à son arrivée à Sapporo un journaliste avait interviewé Françoise; il écrit: 'pour elle le japonais est 'propre à l'expression des émotions, des impressions, des sentiments, sans articulation . . . les mots échappent, fusent entre les doigts, sont insaisissables', dit avec esprit cette Parisienne'.]

Le pire, c'est lorsque, heurtant ce problème, je lui en ai parlé franchement (à notre façon à toutes les deux!); j'ai déterminé un drame: il a été blessé dans son orgueil (et ça, on peut dire que l'orgueil est, chez lui, une verrue monumentale à la japonaise, à la Fellini japonaise, c'est à dire avec de moins tendres nuances). Son milieu, sa femme, ses amis, incapables de le juger, ni de l'aider sainement, l'ont entretenu dans une constante adoration de soi-même. Ses disciples lui sont dévoués à la féodale. Alors tu imagines, moi qui arrive [original French text spelling 'arrives'] là-dessus! Je me demande d'ailleurs si j'ai le droit de troubler une sûreté aussi inébranlable. A quoi bon? Mais me taire serait le mépriser. Quelque soit le nom qu'on puisse mettre sur les rapports qui existent entre nous (et je pense qu'aucune langue n'en donnerait un satisfaisant), s'il n'est pas possible de nous mettre en question mutuellement totalement, ça n'a pas de sens. Je me

révolte toujours à l'idée de ne pas traiter quelqu'un en homme. Ne t'en fais pas. Je t'écrirai ce que j'aurai décidé, ce qui ne saurait tarder: Avant le 20, car alors Paul part en Amérique . . .

Lettre à Paul:

J'ai été très tentée par le Nô. C'est un fief qui appartient à Sieffert, je ne veux pas empiéter.

Voilà j'ai beaucoup réfléchi, je voudrais vraiment traduire ton bouquin – il a été une révélation pour moi . . . il vaut la peine d'être transmis – parce que ça me fait plaisir (barré), puis n'est-ce pas . . .

Mais si tu ne veux pas . . . De toute façon je suis occupée jusqu'au début septembre, mais alors il faudrait absolument que je décide ou toi . . . ou Natsume Soseki.

1970:

Je me suis remise à la fameuse traduction (tout en me disant que c'était sans doute illusoire de vouloir changer quelque chose au processus d'embourgeoisement et d'autojustification de l'auteur, processus par trop avancé). Mais je me sens responsable et comme je ne suis pas une fille à me nourrir de remords, j'attaque.

A Paul:

Si ton livre a fait scandale au Japon, il ne fera pas scandale en France: sinon aux yeux d'une bourgeoisie de plus en plus réduite et de plus Mauriac sans doute et encore! sera-t-il touché par ta conclusion?

Quant au problème lui-même, tu n'apportes rien, tu montres bien son ampleur, mais la valeur de ton bouquin tient de tout autre chose, ce que j'appelle tonalité et vie.

[et encore:]

Je pense que ton livre vaut par sa vie, ce que j'ai appelé 'tonalité', mais ta façon de penser (barré), d'articuler n'est pas si lointaine de la façon occidentale.

Plusieurs lettres montrent à quel point elle a été déconcertée que Endô ait vraiment été piqué au vif par un jugement sincère et qu'il ait réagi brutalement, d'une façon cassante, évitant le dialogue sur le fond et l'accusant d'orgueil et de manque de respect. Cette réaction semble cacher un malentendu sérieux (plus qu'une simple blessure d'amour-propre?) chez Paul, et provoque entre eux une crise grave qu'elle tente de surmonter.

Paul fait semblant d'interpréter comme un manque de politesse et de respect (?) la vivacité des propos et du ton, la colère même devant son refus de comprendre le sens de ses remarques, et d'y voir comme une marque d'orgueil; en fait, il n'accepte pas un regard 'critique' de son oeuvre sur le plan littéraire, humain et religieux, et peut-être surtout venant de Françoise. Or, pour Françoise l'amour ne se conçoit pas sans le véritable échange, 'conscience à conscience'.

. . . je m'en fous d'être vaincue, si je me suis trompée, je reconnais toujours . . . je ne suis pas têtue, mais je ne suis absolument pas opportuniste et par nature et par conviction; je suis infiniment prudente. S'il faut renier, je renie. J'en crèverai sans doute, mais je préfère. Il y a assez de lâchetés dans ce monde et de compromissions pour ne rien ajouter. Si tu appelles cela de l'orgueil, je suis parfaitement orgueilleuse.

[8.1] *Rodriguès*

Françoise soulève un autre point de discussion tout aussi important. C'est le choix et le caractère même du héros Rodriguès et la conception du catholicisme développé par l'auteur à travers lui. Le brouillon de lettre daté du 29 mars marque bien.

les méandres pas ordinaires par lesquelles [elle est] passée: je renonce à traduire le roman de Paul . . . Son roman est un document unique, à mon avis, parce qu'il illustre parfaitement la déformation que subit le christianisme dans la vision d'un Japonais, et l'écartèlement où vit un Japonais qui a pressenti la dimension verticale du christianisme et de toute la civilisation occidentale, alors que, Oriental, il ne peut vivre qu'en latéralité . . . en ce sens ce roman est passionnant, mais le style est, dans la ligne de ce problème, écartelé, ni japonais ni français.

Et ailleurs:

Oui ton héros me met en colère . . . Les choses me touchent trop fortement. Je suis infiniment vulnérable et fatigable à cause de cela: excuse-moi. Mais je sais en même temps le pourquoi de ma colère . . . je ne peux pas apprendre à ne pas réagir. Je ne peux pas apprendre à jouer au valet, comme ton ami journaliste . . .

Et c'est pour cela que ton héros Rodriguès m'a dégoûtée vraiment. Persuadé de la mission qui lui est confiée, il ne fait pas un geste quand les paysans sont sacrifiés à sa place et se contente de regarder du haut de son observatoire et d'en appeler à Dieu. Quel salaud! Est-ce que le Christ aurait laissé 1 homme mourir à sa place? sous prétexte d'une mission à accomplir? Ton héros est préoccupé de lui et pas des autres. C'est un solitaire. Encore heureux qu'à la fin il ne s'entête pas, mais lorsqu'il insiste sur ses propres souffrances, je le trouve odieux. Les souffrances, les difficultés, un chrétien soucieux des hommes les tait. Rodriguès est une femmelette. Lorsque tout au long de la discussion, il dit que Inoué a raison, ce sont toutes ses souffrances qui perdent leur sens. Qu'est-ce que ça peut foutre, c'est le destin de l'homme de voir sa vie . . .

Plus tard, à l'automne 69, elle m'écrit:

J'ai passé un été un peu fou, je suis restée à Tokyô, mais j'ai nagé à la mer, avec une force que je n'ai jamais connue. C'était si excessif que j'étais au 7ème ciel. J'aime beaucoup ça. Je suis très excessive comme tu sais . . . finalement, ouf, je traduis le bouquin de Paul en ce moment. Beaucoup de problèmes existent, les mêmes, mais tu sais comme je suis. Tu as très bien écrit: 'sois toi-même'. Je ne peux pas être moi-même sans faire ça. C'est impossible. Mais tout ce que j'ai dit de lui est confirmé. Mais je tiens à lui comme à la prune de mes yeux. Tout ce que je peux faire, je ferai. Un point.

Ils continuent à discuter de religion, du faible et du fort, du sens du salut personnel, de la différence des usages et des signes de politesse entre le Japon et la France, du conformisme, de l'apport du livre au

public japonais et français et de l'écriture. Pour ne donner qu'un exemple:

[8.2] *Le Vocabulaire*

User du vocabulaire reçu d'une façon reçue, c'est obéir à un ordre conventionnel superficiel des choses. Je suis trop abstraite, mais je sais ce que je veux dire, toi aussi d'ailleurs. Voilà pourquoi j'aime assez Sarraute, beaucoup Le Clézio (comme toi). Au fond il ne faut écrire que ce que l'on doit absolument écrire et le bavardage est plein de bavures et d'inutilités qui m'irritent. Voilà pourquoi je suis muette . . . et j'aime beaucoup le silence. Je trouve ton écriture, ton style assez actifs, tes coupures de phrases brutales me plaisent. Ce que ta secrétaire appelle une dimension rétrécie. Tu ne sors pas de l'habitude. Il faut plus de patience acharnée pour parvenir, autrement dit aider les autres à cet élargissement d'eux-mêmes, à chercher eux aussi leur vérité, c'est à dire leur propres expériences. Je crois à la valeur du comment dire.

[8.3] *Une Ethique*

Elle développe ensuite une éthique générale:

C'est à l'homme qu'il faut revenir, à l'homme, aux hommes. Je pense que ton hypersensibilité morale te fait passer à côté du fond des choses, du souci de la réalité des choses. Il y a dans tes descriptions une sorte de vision stéréotypée, déformée du monde, qui fait que tu es plus préoccupé de toi-même, de ton salut, que de dire les choses comme une quête passionnée où tu t'oublierais toi-même. Tu restes prisonnier de toi-même . . . il n'y a pas de péché contre Dieu, mais seulement contre l'homme.

Elle ne cesse de s'élever contre le souci du 'salut personnel'.

Qu'est ce qui peut servir à l'homme dans ce que tu dis? C'est ça l'important. Qu'est-ce qui peut faire avancer l'humanité dans ce que tu dis? A écouter Dieu, on vole les hommes de ce qui leur est dû. Je pense ainsi. Il faut penser en termes réels.

1° s'accepter soi-même. C'est le plus difficile, avec ses redites, avec ses défauts.

2° dépasser soi et s'occuper des autres et pas de son petit bonheur et de son salut à soi.

Ne pas chercher son salut. Le christianisme pour moi, une compagnie d'assurances? moi je m'en fous. Je veux chercher l'amour absolu, la vie ici absolue. Si l'amour permet une fois de penser: Ah! je voudrais [feuilleton manquant] . . .

Elle écrit quelques pages sur leurs cheminements respectifs; pour elle 'Si Dieu est, Dieu se tait bien'; pour lui, *Chinmoku*.

A Paul: 'Tu me dis: on m'a mis un vêtement occidental et moi, je suis japonais, donc je voudrais un vêtement japonais. Mais parce que c'est ma mère qui est morte, qui a été malheureuse, qui m'a donné ce vêtement, je le porterai toute ma vie'.

[On se rappelle le passage de *l'Homme de quarante ans*, où Nosé évoque son enfance et son baptême et ajoute: 'et depuis ce temps-là je sais bien que je ne puis me défaire de cet habit que mes parents ont choisi pour moi sans le mettre à ma taille'.]

Mais moi, mes parents m'avaient mis ce vêtement et je l'ai porté jusqu'au moment où il m'a fallu, où il a été absolument nécessaire de décider si j'accepterais de continuer à le porter, si j'assumais moi-même de continuer à le porter. Car l'homme naît nu, je crois. Se poser la question, c'était déjà prendre le risque de sortir de la foi pour l'examiner. Pour être franche, je dois dire que cela me parut, quand je décidai de le faire, absolument effrayant. J'éprouvais un sentiment de culpabilité ou plutôt le sentiment du péché par excellence. Dieu était encore présent. Toute ma famille était croyante, ma soeur surtout, celle que je préfère; je me suis sentie dans une solitude effrayante. Mais dans cette chambre de l'appartement désert, sur cette table de bridge inconfortable (hexagonale) où je travaillais, au centre de mes 19 ans, je lisais et relisais les Méditations de Descartes et ce mouvement si magnifique par lequel il aboutit au doute ou plutôt à la nécessité du doute total avant de rien affirmer.

J'étais à ce moment-là en année de propédeutique; nous avions un professeur thomiste (il préparait une thèse sur l'hylémorphisme), ne jurait que par St Thomas ou plutôt Aristote et ressemblait, plutôt, le pauvre à un homme d'affaires, voué à une publicité unique, et s'y dévouant avec clarté, avec une trop grande convic-

tion, force et simplisme pour tout dire. Pauvre Sandoz. Il avait une ribambelle de filles et un seul fils qui se fit dominicain.

Que dire de mon investigation du thomisme? Dieu n'est pas une vérité à démontrer. Les preuves de l'existence de Dieu reposent toutes sur un sophisme, et n'atteignent pas en tout cas jamais un dieu de la Foi. Quant au Dieu de la Foi, je ne le trouvai pas dans l'Évangile, ou plutôt il se passa cette chose étrange: que le Christ me parut une des plus belles figures (de l'Occident [barré]) humaines, une splendide et profonde projection que l'homme fit de son destin, de lui-même. Mais ce n'était pour moi qu'un mythe poétique, et je pensais que si l'homme était allé loin dans ce mythe, il était encore entaché de la situation historique dans laquelle il avait pris naissance. Par exemple la condition de la femme . . .

Rien d'autre que l'homme et sa volonté de dépassement pour moi et sa naïveté et ses maladresses. Allons: si Dieu est, Dieu se tait bien. Et Dieu est bien déformé par tous ces magnifiques et en même temps pitoyables efforts humains de l'homme. Alors j'ai préféré mettre ce Dieu entre parenthèses et opter de vivre sans mettre un nom d'emprunt à ce à quoi je peux aspirer. L'homme est là; je sais ce que je lui dois. J'ai pris le parti de vivre pour l'homme. Sans me raconter d'histoires. Je crois qu'il faudrait vivre dans un sacré-profane si j'ose dire.

[8.4] *Point de vue philosophique*

Pourquoi suis-je moi? Le vrai scandale pour moi fut celui-là: comment l'homme individuel, à un moment de l'histoire, dans sa petite vie, peut atteindre à l'universalité (Montaigne et Pascal) . . . j'ai pensé avec angoisse à ce problème juste avant la philo. Ce qui m'avait frappée, c'était déjà l'espace d'énorme banalité des consciences environnantes et de la [illisible], la déperdition des consciences – énorme. Or, si l'homme était, il devait être absolu sinon tout était raté. Je puis dire que ce problème me hante encore. Plus je cherchais l'unique en tout, plus je trouvai injuste le sort de l'homme.

L'homme naît nu, en situation, à un moment de l'Histoire, dans un certain milieu, mais il naît peu à peu à la conscience. Je me

souviens quand j'étais enfant. Comme tous les enfants, je me demandais, dans ce jardin de Thionville, avec angoisse, pourquoi j'étais moi et pas quelqu'un d'autre. C'était dé jà, je pense, un décalage entre l'exister pur et à une vie supérieure, faite d'interrogations. C'était déjà le sens très aigu de toute l'individualité humaine. Chaque homme, je le sentais comme une sorte d'absolu, indépendant, mystérieux.

Ils discutent aussi du faible et du fort (thème récurrent chez Endô), et à plusieurs reprises: 'Je pense que l'être faible est le plus touchant, le plus vrai; celui qui se croit fort est faible en réalité'. Elle insiste aussi sur sa propre faiblesse:

Vu[es] du point de vue de la perfection la force et la faiblesse se valent. Je te parais forte parce que je te cache tout mon désespoir, par amour-propre, pour ne pas te blesser et par amour tout court . . . dans mon enfance jusqu'à ce que je te rencontre, j'étais désespérée de moi-même, de mes faiblesses, sans les nourrir pour autant. Tout défaut a sa qualité; je me suis attachée à sa qualité . . .

[8.5] *Une Esthétique*

Pour moi, le Nô est si beau que ma vie entière est sauvée, comme par un tableau de Taté [le peintre japonais qui l'aida à survivre durant le long silence d'Endô]. Mais je voudrais pour toi la force de Taté et que tu t'oublies au moins dans tes oeuvres. Tu tiens trop à toi. L'important ce n'est pas de dire: soi, est-ce que je suis faible, est-ce que je suis . . . L'important c'est de créer l'éternel à partir de soi, de sa vie, sans tenir compte des autres. Platon avait raison: le beau c'est le bien – et le bien est le beau.

Noté sur son journal:

le mardi 14 avril 70 je l'ai vu à Shibuya. Il part après demain, mais revient à la fin du mois.

Tant de choses à dire. Il est 10h25. Comme toujours je pense à toi. Le doute m'a repris aujourd'hui, mais à peine . . . mais je ne comprends pas pourquoi tu m'as paru si proche hier, comme si,

malgré tout, à travers tout, nous devenions de plus en plus unis, reliés, essentiellement, au delà de la distance, de la souffrance de cette distance, du sentiment même, et de ses orages et de notre maladresse. Je te connais comme tu me connais . . . exactement, gravement, au travers de l'ironie.

J'ai besoin de toi comme tu as besoin de moi. Je t'aiderai, tu comprends . . .

L'arbre. Les arbres. Le Causse et le mouvement fuyant de la route qui va se perdre à Millau . . .

et ailleurs:

L'air du Causse, ses plantes à ras de terre, œillets sauvages rares, touffes drues et solitaires, le vent. la solitude. les nuages.

J'aime tes yeux, ton front, tes mains, mais je n'ai pas le temps de te voir, de te retenir, de t'apprendre par cœur. Je ne te sais pas par cœur. Le front. oui, j'ai le même mouvement au-dessus des sourcils . . . pour la première fois tu as signé de ton prénom japonais, tu sais comme c'est important pour moi.

9. La Crise

Mais la crise éclate, quand elle voit Paul dans une émission de TV dont il ne lui a pas parlé, une de ces émissions médiocres où on demande à l'invité et à sa famille de parler de tout et n'importe quoi. De le voir 'faire le Jocrisse [*sic*]', c'est plus qu'elle n'en peut supporter. Elle sait que le climat des médias est ici à l'américaine, précédant la France, mais elle reçoit un choc en plein cœur, 'en plein ventre'.

Elle m'écrit:

Je ne lui en veux pas de ne pas être métaphysicien, [elle avait noté dans son journal: 'Le Japonais est amétaphysique. Je suis Antigone d'Anouilh comme jamais'] ça non, mais à ras de terre [de vouloir] un bonheur à ras de terre. C'est à cause de cela que je voudrais aider Paul qui est un homme en crise entre deux civilisations. Je pense que pour l'instant, je pourrais tenir le coup, si j'avais quelques moyens sans lesquels je vais devenir à mon tour déracinée, car ce qui est occidental ici est une imitation bouffonne de l'occidental et le reste . . . lire des bouquins japonais des temps à

venir, tu parles. Je suis trop vivante pour tenir le coup comme ça. Donc aide-moi.

m'écrit-elle. (Elle me demande des livres et des revues.)

Journal:

Paul est extraordinaire comme type, mais je trouve que tout ici laisse un goût amer, triste . . . je sens une amère tristesse . . . je me dis donc provisoirement traduisons son bouquin et aidons Paul le plus possible, après je verrai.

Mais elle lui écrit:

Non, il n'y a rien de sacré ici, rien, l'amour absolu n'existe pas ou n'existe que pour moi . . . tu es sans parole, sans volonté.

Je pense que tu n'as pas compris. Tu parles de bonheur, mais tu as fait délibérément, parce que j'étais loin, mon malheur, et tu cherches le bonheur confortable de ceux qui ne te mettent pas en question, qui t'aiment trop peu, d'une façon enfantine, pour eux-mêmes et toi tu joues au Père qui protège ses enfants. Mais la femme n'est pas un enfant, non.

J'ai pensé toute la journée à adopter un enfant ou ce qui serait beaucoup mieux avoir un enfant de toi? Or par hasard ce soir j'ai lu *Le Soleil Couchant* de Ozamu Dazai. Drôle de coïncidence.

Je pense que sans toi je pourrai très bien élever un enfant. Sans mari. Je ne suis pas de ces femmes emmerdeuses qui s'accrochent. Je saurai rendre un enfant intelligent et heureux. Mais il y a la Société. L'Université acceptera-t-elle? Il me faudrait un an . . .

Pourquoi serais-je la seule sacrifiée dans cette histoire? . . . tu es responsable de tout.

10. La Maladie, les deux opérations

Elle tombe si sérieusement malade au printemps de 1970 qu'elle en fait confidence à une collègue de Dokkyô, qui était une amie proche. Il faut qu'elle consulte. Elle doit être opérée d'urgence, mais c'est trop tard, on l'opère donc une deuxième fois. Il n'y a plus rien à faire.

Sur l'appel d'une amie française, qui enseignait à Tokyô, je vins de

toute urgence au Japon, juste après ses deux opérations. Or alors qu'il était évident que non seulement toute la communauté culturelle franco-japonaise était au courant de sa maladie (le consul lui avait envoyé des fleurs à l'hôpital) mais que beaucoup connaissaient sa vie affective, et sans doute un certain nombre qu'il s'agissait d'Endô, ce dernier ne vint jamais ni à l'hôpital ni chez cette amie, ni à l'aéroport il ne chercha pas à revoir Françoise quand elle fut en France chez moi à Paris ou chez ma soeur qui la soignera ainsi que sa famille avec un dévouement admirable. Il laissa Françoise mourir, sans se manifester. On sait qu'on est capable de tout et même de soulever des montagnes quand on a la foi (ici amoureuse) pour retrouver quelqu'un qu'on aime: or au moment de la douleur, à l'heure suprême, il l'abandonna. 'Moi aussi j'ai un secret, et dont je ne parlerai sans doute à personne jusqu'à ma mort', et 'les *kakuré* sont les descendants de parjures', ces paroles prêtées par lui au narrateur dans *Mater Dolorosa*, paru en 1959, paraissent cruellement des tentatives d'aveu, à lui-même autant qu'au public, voilant tout en dévoilant. La conscience de sa faiblesse, d'un secret, mais aussi de la faute, est reconnue comme une constante dans son œuvre. Elle a peut-être plusieurs sources, mais il ne faut pas négliger celle-là.

Il faut conclure. Il est évident que, dans ce court essai, il est impossible de donner plus qu'un aperçu sur une personnalité d'exception, liée et confrontée à un homme brillant, exceptionnel lui aussi, dans la parole duquel elle avait cru, dont la première faute fut de la trahir, mais la deuxième, sans doute la plus grave, de ne pas avoir le courage de lui faire l'aveu aussitôt, la libérant, elle, lui permettant de vivre, de faire son deuil de cet amour, de prendre ses responsabilités, d'aller de l'avant, de créer sa propre vie.

Tu as fait deux parts dans ta vie: le Japon et le reste du monde et tu as pensé profiter des deux. Mais la nationalité te définit-elle tout entier? ma nationalité me définit-elle tout entière? tu n'as pas le respect de l'homme. Tu prétends être catholique: le catholicisme c'est d'abord l'universalisme. Or tu vis à la japonaise, sans penser en termes d'humanité générale. Tu n'es pas catholique au sens fondamental; tu ne comprends pas que tu renies ton pays, ce qui fait que pratiquement tu vis comme un Japonais. Pas de respect essentiel de l'esprit de ta femme, pas de recherche d'un dialogue avec elle. Alors que moi, je voudrais que tu sois mon juge, celui

qui peut m'aider, dont j'accepte l'aide de toute ma vie. Pour gagner de l'argent, tu avilis ta pensée.

. . . je l'aime comme une mère aime son enfant, désespéré, dans ses manques, en toute lucidité, responsable de lui . . . j'ai cru sa vie pure, intacte. Je veux sa vie pure, intacte . . . Ce coup de téléphone, ce matin, fut pour moi un vrai coup de poignard; savoir qu'il m'a aimée et le reste qui fut-il? qu'est-il? la continuation d'une situation. C'est ça le mariage, le sort de la plupart des mariages. Mais je sais que j'ai le droit de parler. J'ai payé, de ma vie, j'ai payé.

11. La Fin

Elle rentra en France, contre sa volonté, mais le chirurgien, un homme d'une grande valeur morale, qui était parent d'un ami proche de ma sœur, m'avait dit qu'elle était perdue, qu'elle avait à vivre au maximum 8 mois, qu'elle aurait besoin de soins intensifs, et qu'il fallait à tout prix la faire revenir. Mais on lui avait caché son état, et dans une telle situation, épuisée comme elle l'était, je ne pouvais prendre l'initiative de parler contre les médecins. La mort dans l'âme, je partis la première pour l'entraîner à me suivre, ce qu'elle fit quinze jours plus tard; c'était la première fois que je lui mentais. Et je suis toujours restée dans le doute sur le bien fondé de ce choix, car on lui vola ainsi ces mois précieux pour elle, mais par ailleurs on lui adoucit ces jours qu'elle vécut à Paris et à Villeneuve lès Avignon, avec l'espoir de rentrer rapidement à Tokyô. Mais je sentis bien que quelque chose s'était brisé entre nous, comment faire autrement? Etait-ce la trahir? Je ne le sais pas encore aujourd'hui. Cela me torture toujours. Du jardin je la vis dans son lit qui pleurait doucement. Elle mourut lucide.

A sa mort, l'Université de Dokkyô lui consacra, en hommage, une brochure. Nous donnâmes toute sa collection de livres à l'université et il fut créé une Fondation Française Pastre avec ces livres et la donation de l'argent qu'elle avait à Tokyô que nous fîmes également à Dokkyô, tant les témoignages d'amitié et d'admiration affluaient du monde universitaire: elle avait gagné le cœur et l'estime de tous, aussi bien étudiants que professeurs. Cette fondation existe toujours. M. Ichihara Toyota, doyen de la faculté des langues étrangères de Dokkyô, écrit le 16 avril 1971 au Consul de France, Monsieur

Dufourcq: 'Nous la regrettons beaucoup à cause du service admirable qu'elle a rendu à notre école et de la sympathie qu'elle nous inspirait'. Cette sympathie ne s'est pas démentie au bout de 25 ans.

Ma soeur et son mari, Catherine et Yves-Marie Bruel (elle, a été professeur de lettres au lycée d'Avignon et lui, professeur au Conservatoire d'Avignon, est pianiste, interprète remarquable et compositeur estimé, il jouit d'une grande réputation tout particulièrement en Allemagne) et moi-même, sont restés en relation avec des collègues et des élèves. Sa tombe a été longtemps fleurie, à Villeneuve lès Avignon, tous les anniversaires de son décès (survenu le 4 avril 1971) par les soins d'amis japonais. Nous avons pu comprendre les délicatesses de l'âme japonaise par ces amis qu'elle nous a, en quelque sorte, donnés. Nous sommes bien loin des clichés. Il est impossible de les citer ici, la liste serait trop longue.

Se serait-elle dégagée, une fois qu'elle aurait admis que Paul ne correspondait pas (ou plus) à l'homme qu'elle avait connu en France, qu'elle avait aimé, le 'Paul possible'? Elle était trop intelligente pour ne pas faire une analyse lucide, et en tirer les conclusions qui s'imposaient. Elle avait une personnalité très forte et n'avait jamais été aliénée par cet amour hors du commun. Elle aurait trouvé une voie pour se réaliser sans lui. Quelle que soit la cruauté du passage obligé par la rupture, elle avait assez de caractère, assez d'amis véritables, pour sortir de cette crise terrible causée à la fois par la lâcheté d'un homme et son indécision, sa faiblesse et pour couronner le tout, sa dureté, mais aussi par une différence de civilisations, compliquée encore par leurs deux cheminements.

Quelles solutions aurait-elle trouvées? Elle n'était pas femme 'à se marier avec n'importe qui' au Japon ou ailleurs. Comme on l'a vu, elle aurait certainement fait une carrière, peut-être élevé un enfant, sans doute écrit elle-même. Des notes et des ébauches le suggèrent.

Sa situation affective et morale ne fut-elle tragique que parce que la maladie la foudroya à ce moment-là, ou les désillusions accumulées furent-elle la cause de la dégradation brutale de sa santé et du développement inexorable de la maladie? On se souvient qu'elle avait déjà eu de sérieux ennuis de santé en France, d'origine hormonale, à la suite de l'inexplicable silence d'Endô. Ce cancer du sein, aurait-elle pu en réchapper? On pense dans les milieux médicaux qu'avec les traitements actuels (sans ou malgré l'erreur de diagnostic du premier médecin japonais traitant), on l'aurait sauvée. Cette sit-

uation de détresse est terrible, dans un pays étranger, où, avant tout, elle est seule, malgré les amis dévoués qui l'entourent. Les derniers mois, en France, voire les derniers jours, cependant, au sein d'une famille aimante, se manifeste une volonté de vivre, de repartir au plus tôt: ses lettres au Japon montrent à l'envi sa volonté, son choix réfléchi de rentrer chez elle, à Tokyo. Ignorant qu'elle était condamnée, elle prouva qu'elle était assez forte pour repartir. Quelques lettres montrent qu'elle avait fait le point. La 16 10 70, elle écrit à Kyoko, une amie à qui elle avait confié son studio:

Le moral est bon. L'amitié de tous, la vôtre surtout, la gentillesse de Mr Ichihara, la pensée que tout le monde m'attend au Japon, ça me donne toute la patience nécessaire pour ces dernières . . . tribulations. Dites aux étudiants combien je suis fâchée d'être retenue ici et combien je bous d'impatience de revenir, de les faire travailler et de travailler avec eux. Une fois revenue, je compte bien me rattraper!

De nombreuses lettres à M. Ichihara expriment le même désir.

Il y a assez souvent dans l'oeuvre d'Endô des personnages où semblent affleurer des profondeurs des vérités enfouies, très loin derrière les événements ou les pensées de la surface, qu'ils crèvent comme un visage sous la glace surgit, plonge et réapparaît. Ainsi à cette réflexion terrible, dans *Unzen*, attribuée à Nosé-Endô (à propos de lui et d'un ami): '[il était] conscient du décalage irrémédiable qui les séparait', et, 'il était bien placé pour savoir combien il était mou, lâche et faible', phrase d'une lucidité cruelle, fait écho celle de Françoise: 'J'ai appris ses défauts: sa vulgarité, son laisser aller, sa vanité, mais d'autre part je l'aime.'

Je voudrais conclure ainsi provisoirement cette modeste tentative pour faire connaître la vérité sur 'Françoise', pas seulement celle du dernier chapitre de 'La Colline de Rouen', mais sur 'Françoise Pastre', dont la vie fut interrompue brutalement, en plein essor, le 3 avril 1971: elle venait d'avoir 41 ans. J'avais une dette à son égard, à elle qui ne m'a jamais manqué. Je devais aller la voir les premières années de son séjour là-bas, elle a dû repousser ma venue, puis c'est moi qui ai été empêchée, mais quand j'ai compris l'urgence que signifiaient ses appels pressants du printemps 70, je m'en voudrai toujours de n'avoir pas tout laissé immédiatement pour voler à son secours. Tout

crie en moi ce regret. Sa délicatesse était telle et son absence d'égoïsme si totale qu'ils m'ont trompée sur l'extrême détresse dans laquelle elle se trouvait, et qu'elle cachait parfaitement à tout le monde. Mais il faut que la vérité soit faite. Je lui ai laissé le plus possible la parole: 'je sais que j'ai le droit de parler' a-t-elle écrit, en 70, alors qu'on cherchait à la faire taire. J'ai en tout cas senti sa présence auprès de moi toutes ces heures et tous ces jours où j'ai essayé, non pas de raconter sa vie privée, ce qu'elle aurait détesté, mais de lui donner toute la place qu'elle doit garder dans nos mémoires et dans l'histoire littéraire.

Geneviève Pastre

Note de l'auteur

1. Les textes se répartissent en trois groupes, des extraits de lettres qui me sont adressées, des brouillons de lettres à Paul, et des notes personnelles.
2. Les parenthèses indiquent des coupures dans un même texte, les points de suspension des textes inachevés ou des feuillets manquants. Il n'a pas été possible de tenir compte dans ce cadre de son usage tout à fait personnel des minuscules et majuscules, ainsi que des blancs ou de la disposition sur la page.